

rasse la marche de la phrase et en embrouille parfois le sens. Nous n'aimons pas non plus certaines expressions qui manquent de noblesse, d'autres qui ne sont qu'un néologisme inutile, et une foule de mots latins francisés, comme *nobilitas*, *plebs*, etc., employés pour *noblesse*, *plèbe*, etc. Ce mélange de langues n'est pas heureux et nuit à la grâce du style. L'unité de l'histoire souffre à son tour de comparaisons nombreuses entre les faits, les personnages anciens, et des faits, des personnages contemporains. La plupart de ces parallèles, très-instructifs d'ailleurs, auraient naturellement trouvé leur place dans la conclusion de l'ouvrage, ainsi que dans l'*Essai sur le paganisme moderne*.

Les réflexions sur le christianisme sont excellentes ; la divinité de notre sainte religion en ressort admirablement, mais elles sentent trop le sermon. Nous aurions préféré voir ces réflexions fondues dans un tableau de la vie chrétienne à l'époque des Césars. Les vertus, les mœurs, les luttes des disciples de l'Évangile mis en regard de cette mollesse, de cette dépravation païenne que l'auteur a peintes en traits si énergiques, auraient prêté un intérêt dramatique à cette partie de son ouvrage.

M. de Champagny nous pardonnera sans doute ces remarques, écrites avec indépendance ; elles n'infirmen en aucune manière le mérite incontestable de son livre. Nous aimons à le dire, en finissant, le livre des *Césars* doit être mis au rang des œuvres rares dont puisse se glorifier notre époque. Or, un tel livre n'a rien à redouter de la critique : les bons ouvrages grandissent sous sa plume.

L'abbé CHRISTOPHE.